

Cahiers de l'Académie canadienne-française, 6 — Humanisme,
Montréal, 1961.

Jean Éthier-Blais

Volume 15, Number 3, décembre 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/302141ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/302141ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Éthier-Blais, J. (1961). Review of [*Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 6 — Humanisme, Montréal, 1961.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 15(3), 452–456. <https://doi.org/10.7202/302141ar>

Cahiers de l'Académie canadienne-française, 6 — Humanisme,
Montréal, 1961.

Julien Benda (ceux qui l'ont lu s'en souviendront) n'y allait pas de mainmorte dans *La trahison des clercs*. Les écrivains et les savants qui ont collaboré au dernier *Cahier* de l'Académie

canadienne-française sont, à cet égard, un peu ses disciples. Ils savent écrire et ne mâchent pas leurs mots; ils ont vécu, la plupart d'entre eux, dans des milieux universitaires, et c'est beaucoup plus que le « fruit de leurs réflexions » qu'ils nous livrent, c'est la quintessence même de leur attachement à la culture. On sent, à la lecture, dans tout ce *Cahier*, comme un vent de jeunesse intellectuelle qui siffle et cela est tout aussi réconfortant qu'il est possible. Nos professeurs ne sont pas sclérosés; ils sont divers; ils sentent fortement leurs idées, et en profondeur; ils n'hésitent pas à les exprimer avec une certaine violence, ils manient l'ironie, ils vivent. Et n'est-ce pas l'une des premières lois de l'humanisme (auquel ce *Cahier* est consacré) que d'insuffler la vie de l'esprit? Il y en a force dans ce *Cahier*, ainsi que jugements personnels, conseils pratiques, préjugés hautains (je pense en particulier au Père Gustave Lamarche), idées percutantes. En un mot, tous ceux qu'intéresse notre société intellectuelle, ses racines et son épanouissement dans l'avenir, se doivent de lire ce *Cahier* avec attention; ils ne s'ennuieront pas, tout au contraire; ils ne seront peut-être pas toujours d'accord avec les théories émises par les confrères et amis de M. Victor Barbeau. Mais, et c'est là l'essentiel, ils se retrouveront plongés au centre d'un maelström d'idées et de jugements qui les secoueront. Ce *Cahier* se présente sous des apparences bonhommes; mais, une fois n'est pas coutume, les sages tenants de « l'humanisme intégral » y montrent les dents. C'est bien le cas de dire: Timeo Danaos et dona ferentes. Et d'ajouter: enfin! Cela fait plaisir.

Qu'est-ce que l'humanisme? Les dictionnaires nous apprennent que c'est la recherche de ce qui donne à la vie son plus haut sens. Comme en tout ce qui a trait à la recherche, il existe donc, chez certains individus, une prédisposition à l'humanisme. Chez d'autres, ce domaine de la vie aura toujours les grilles fermées. Il y a, à l'intérieur de chaque discipline, des hommes qui, naturellement, s'élèvent au-dessus des préoccupations immédiates de leur métier, et conçoivent des vues d'ensemble. L'humanisme se trouve donc être, dans un certain contexte, une vue de l'esprit. Il y a un humanisme chrétien, tout comme il existe, selon Sartre, un humanisme existentialiste. L'un n'empêche pas l'autre et l'humaniste est précisément le catholique, le marxiste ou l'existentialiste qui, de l'intérieur de sa foi, cherche à résoudre *spirituellement* les problèmes de la vie. En ce sens, la démarche intellectuelle de Bergson, qui couvre un demi-siècle d'analyse de la conscience humaine, est le type même d'une évolution qui débouche sur l'humanisme. Les grands esprits qui ne sont pas

faussés au départ, qui refusent la sclérose du matérialisme, sont, ou deviennent par nécessité intérieure, humanistes. C'est d'eux, en dernière analyse, que nous recevons un enseignement durable ; car ce sont eux qui permettent non pas à la science, ou à la philosophie ou aux lettres mais à l'esprit humain, de progresser. L'humanisme est transmissible. Et c'est là tout le sujet du dernier *Cahier* de l'Académie canadienne-française. Pendant longtemps, ce furent les belles-lettres et la connaissance historique qui véhiculèrent l'humanisme ; l'homme d'esprit acceptait sans les discuter toutes les notions de l'humanisme car celui-ci était intimement lié à la somme de ses connaissances personnelles. Ce fut la belle époque de la culture dite classique, centrée sur l'humain et sur l'humain seul. La naissance et la prolifération des études scientifiques transformèrent le tableau de cette unité culturelle. Elles y ajoutent surtout des ombres. C'est ce que nous dit le prince de Broglie : « Quand elle reste rigoureusement sur le terrain qui lui est propre, la science pure et appliquée ignore l'homme et tout ce qui fait la richesse de sa vie intérieure, intellectuelle, morale et sentimentale. » Il rejoint Bernanos qui disait, on s'en souvient, que la trahison majeure de notre civilisation, sa démission, ce fut de passer de l'Homme à l'Humanité puis de l'Humanité à la Science. Le grand danger de la science pour l'avenir de l'esprit, et c'est ce qui ressort, en général, de ce *Cahier*, réside dans son essence même : elle est à la fois abstraite et matérielle. Elle ne nourrit pas entièrement l'humain et c'est ailleurs qu'en elle que les scientifiques doivent chercher leur pâture spécifiquement humaine. En un mot, à quelque hauteur dans le domaine de l'esprit qu'elle atteigne, la science, vue sous l'angle du développement complet de l'esprit, reste un épiphénomène marginal. Le prince de Broglie pose admirablement le problème et il apparaît, à la lecture de ce *Cahier* que l'un des rôles fondamentaux de notre siècle sera de tenter de mettre l'esprit scientifique au service de l'humanisme.

Il est impossible d'essayer de tout extraire de cet ouvrage, si riche en idées. Loin de moi la pensée de le faire. Je ne parlerai donc que de ce qui m'a particulièrement frappé. D'abord, la virulence du procès qu'intente à l'esprit de notre société M. Victor Barbeau. Il lance une flèche admirablement empennée et qui vibrera longtemps après qu'elle aura atteint son but. J'en ai aimé le ton, à la fois triste et sarcastique. M. Victor Barbeau a étudié notre milieu intellectuel et social à loisir ; il en a pris la mesure et cette mesure ne le satisfait pas. C'est tout droit de la Béotie que nous écrit ce voyageur intellectuel ; il nous trouve grossiers,

il constate que nous nous abâtardissons, que l'esprit de lucre triomphe partout, que, sous prétexte de nous mettre à la page nous rejetons les seules valeurs qui nous signalent à l'attention de l'histoire. M. Barbeau ne croit pas aux vertus de la masse pour elle-même. Il faut voir le mépris avec lequel, en une phrase, il renvoie le frère Untel à son pupitre, et ses émules à leurs cartables. Dans un autre pays que le nôtre, une phrase comme celle-ci, et venant de celui qui l'a écrite, ferait du frère Untel de la chair à pâté. Elle ne peut être dictée que par la colère de qui voit l'avi-lissement de son milieu, l'insuffisance des remèdes, le triomphe des charlatans; mais surtout, elle est écrite avec une plume qui sent son Ferney. M. Victor Barbeau est un redoutable adversaire; mais je doute fort que sa pensée porte. Elle est desservie par son style, qui est trop constamment raffiné, acéré. Notre élite intellectuelle ne croit qu'aux pensées qui sont mal dites (ou dites dans le style de la revue *Esprit*); dans un concert de voix fausses, M. Victor Barbeau joue le rôle de diapason. Qui l'entendra? Malgré la justesse de ses idées, ses thèses ne seront pas admises. Dans le désert de l'à-peu-près, la ligne de démarcation vient vite après laquelle le courage effraie.

C'est des rapports de l'esprit chrétien et de l'humanisme que nous entretient le chanoine Lionel Groulx, dans un article admirable d'élévation de pensée. Une voix sévère et noble qui fait un plaidoyer en faveur d'un christianisme vivant et donc vécu. Le chanoine Groulx trace un tableau de la société canadienne-française *humaniste* de l'Ancien Régime. Il donne comme exemple d'humanisme historique, et donc qui rejaillit sur nous, « l'amitié fraternelle témoignée par les pionniers à l'indigène, amitié qui a son prix si l'on se rappelle d'autres traitements infligés à l'autochtone en d'autres parties d'Amérique ». Il est certain que notre passé, si on veut bien l'analyser sans complexe d'infériorité et loin de thèses préconçues, est humainement admirable et que la foi s'y présente sous les traits d'un humanisme spiritualisé. Il est certain de même que c'est là que sont nos vraies sources et non, comme certains voudraient nous le faire croire, dans la nuit des temps amérindiens. « Dans le monde d'aujourd'hui, nous dit le chanoine Groulx, nulle civilisation ne reste fermée sur soi, astre éteint sans un seul point qui brille. D'aucune l'on ne saurait plus mesurer le rayonnement spatial. » Il reste que la fidélité d'un peuple à ses origines lui assure ce rayonnement; cette continuité historique est, elle aussi, un phénomène historique.

Le Père Gustave Lamarche, lui, se fait le défenseur de la littérature, de tous les arts « le plus humain et le plus humani-

sant ». C'est un art qui dégage « la joie et la béatitude », que la vie transmet et qui transmet la vie. Ses conseils aux professeurs de lettres sont, à cet égard, précieux. Mais à quels excès de langage le Père Lamarche ne cède-t-il pas ! Il qualifie la chansonnette française contemporaine de « syphilis de l'univers » ; dans un autre contexte cette fois, il définit l'École Normale, « le lieu d'élevage des géniteurs nationaux ». N'est-ce pas pousser un peu loin la vertu des formules brillantes ? De plus, le Père Lamarche souhaite que les Ecoles Normales soient racialement pures. Qu'est-ce à dire ? Il serait difficile de s'aventurer plus avant sur ce terrain sans risquer de déformer la pensée de l'auteur de *Notre-Dame-des-Neiges*, pensée mue par ailleurs par un amour profond des lettres. Cet amour, on le voit tressaillir à chaque ligne. C'est une passion. La littérature, ce vice impuni. Impuni ? Sauf chez les barbares. Mais nous n'en sommes pas encore là. Cet amour sacré des lettres, le Père Lamarche le partage avec le Frère Clément Lockquell, qui, dans un article dense, traite du langage. Il fait, avec des nuances d'une extrême acuité, le procès du nôtre. On peut conclure de l'article du Frère Lockquell que la langue que parle notre peuple est sans nuances parce que son âme en a peu ; que le « statisme mental » est un phénomène qui nous marque et que s'il est vrai que la langue est le dérivé d'un esprit, le nôtre a grand besoin d'un Voronoff. J'ai bien aimé les quelques phrases que le Frère Lockquell consacre à la grammaire et à la syntaxe, sujets que l'on aborde trop peu ; la technique élémentaire d'une langue, nous dit-il, restera toujours la grammaire. Cette discipline, en qui loge la potentialité de la poésie et de l'art, a besoin d'être remise en valeur. Elle est l'héritage élémentaire d'une culture. Sages paroles qu'il conviendrait de méditer et qui pourraient servir de guide aux membres (combien futurs) de notre Office de la linguistique.

Mais voilà. J'en ai assez dit pour indiquer la diversité et l'intérêt de ce *Cahier*. Destinons-le, d'une façon toute particulière à la méditation des membres de la Commission sur l'éducation. Souhaitons de même que toutes les associations qui présenteront à cette même Commission des mémoires, le liront au préalable avec attention. Elles y trouveront des idées et y verront que les défenseurs d'une éducation humaine ne sont pas encore moribonds et qu'une juste cause sait où trouver ses défenseurs.

JEAN ETHIER-BLAIS,
*Université de Carleton,
Ottawa.*